

cent de Paul ; tandis qu'on célébrait ces pompes dont les anniversaires seront marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chônait en secret une fête chrétienne, et la religion mêlait encore un peu de joie à tant de tristesse.

« Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où ils se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaisait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse ; les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis, la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux bruyants éclats de joie, on tirait au sort ces royautés, qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes ; on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait.

« Souvent une fraude qui redoublait l'allégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et à un fils du voisin dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne ; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe, à la nouvelle reine.

« Or, le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part, appelée *la part des pauvres*. Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs ; et la maison entière, nourrices, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

En lisant cette délicieuse description d'une fête que nous avons tous célébrée, chacun de nous rappelle ses souvenirs d'enfance.

C'était une belle fête sous le toit paternel. Ce jour-là, on mettait des allonges à notre grande table ; car notre père y conviait nos parents et nos amis. Dès le matin, le boulanger qui, de père en fils, servait la maison, avait fait hommage d'un gâteau feuilleté, grand et rond comme le bouclier d'Achille. Il avait peut-être dit tout bas au maître d'hôtel dans quelle partie se trouvait la fève qui devait donner la royauté ; mais personne de nous ne le savait.

Le curé, invité à la fête, quand nous étions tous autour de la table, avant que nous fussions assis, disait le *Benedicite*. Notre sœur aînée était assise en face de notre père, car notre mère avait été appelée à Dieu, et, depuis plusieurs années, célébrait toutes les saintes fêtes dans le ciel.

Je me souviens que ce jour-là nous trouvions que le premier et le second service duraient bien longtemps ; l'ambition des enfants appelait le dessert, car c'était le moment du gâteau.

Depuis que nous avons vieilli, nous avons vu des ambitieux désirer des troubles et des bouleversements, pour avoir la chance de gagner des sceptres et des couronnes. Nous, nous étions plus innocents dans nos désirs : c'était à travers le plaisir que nous voulions parvenir au pouvoir. Et puis, la couronne que nous ambitionnions n'appartenait à personne.

On apportait l'immense gâteau devant le curé, et notre sœur, celle qui remplaçait notre mère, priait le vieux pasteur qui lui avait fait faire sa première communion, et qui lui avait enseigné la charité, de marquer la part des pauvres, et lui recommandait de la faire bien grande.

Cette part était mise de côté, et si par hasard la fève ne se trouvait pas dans les portions qui avaient été offertes cachées sous un napperon blanc, et portées par le plus jeune d'entre nous à chacun des convives ; alors, pour avoir le droit de la chercher dans la *part des pauvres*, qui s'appelait aussi la *part à Dieu*, il fallait la racheter du curé par une aumône envers les nécessiteux et les malades de la paroisse.

Quand cette fève était enfin trouvée, quand un de nous, fier de l'avoir obtenue du sort, la montrait aux yeux de tous... oh ! quelles bruyantes acclamations !... acclamations libres, franches, sincères, sans solde, sans arrière-pensée, saluaient le nouveau roi !

Et, quand cette légère couronne de la fève tombait sur le front d'un enfant... la royauté s'embellissait encore de grâces, d'innocence et d'espoir, et l'on souriait d'amour en criant vive le roi !

Puis, il fallait que le jeune monarque partageât son trône, et qu'il choisît une reine pour venir s'y asseoir auprès de lui ; ou bien, si le sort, sans égard pour notre vieille *loi salique*, avait tout d'abord donné la royauté à une jeune fille, c'était à elle à désigner qui elle prenait pour roi.

Un échauson était aussi nommé ; c'était à lui à remplir la coupe du roi et de la reine, et alors que leurs riantes et gracieuses majestés buvaient, quels cris de *le roi boit ! le roi boit ! la reine boit ! la reine boit !* Les murs de la salle du festin, ornés des portraits de

famille, répétaient ces bruyants échos de plaisir ; et les vieux serviteurs se sentaient tous réjouis de la joie de leurs jeunes maîtres.

Les Anglais appellent la fête de l'Épiphanie, *la douzième nuit, the twelfth night*. Les Ecossais, au lieu de mettre une fève dans le gâteau, y cachent un peu de myrrhe, un grain d'encens, et une *pièce d'or*.

En Normandie, lorsque le plus jeune des enfants fait le tour de la table, en portant à chaque convive sa part du gâteau, la personne qui conduit l'enfant tient une salière remplie de sel, au-dessus du plat recouvert d'une serviette.

J'ai vainement cherché à savoir la signification de cette partie du cérémonial : serait-ce pour faire entendre qu'il y a toujours quelque chose d'amer dans les joies de ce monde ; ou bien, comme dans la liturgie du baptême il est parlé du *sel de la sagesse*, serait-ce pour que celui qui va être fait roi fut sage et modéré dans ses desirs ?

Dans les campagnes, les enfants se mettent à courir quand l'Épiphanie de la douzième nuit arrive ; ils tiennent et agitent dans leurs mains des baguettes d'osier pelé et séché, auxquelles ils ont mis le feu ; cet usage est d'un effet fantastique dans les champs. Ces flammes qui courent, qui montent et qui descendent, qui apparaissent et dans la plaine, et sur la montagne, et dans les bois, et près des eaux ; les cris de joie, les chants d'allégresse des enfants qui promènent ces feux, ont pour but de rappeler cette lumière miraculeuse qui guidait à travers les campagnes d'Israël les Mages de l'Orient.

Dans quelques pays, une étoile toute scintillante de petites bougies, ou de lampions allumés, part de dessous le porche de l'église, et à l'aide de poulies et de cordes, file le long de la nef du milieu, et ne s'arrête qu'au-dessus de l'autel, pour dire que celui qui doit être adoré est là !

Quelques esprits austères se réjouissent quand ces vieux usages, qu'ils appellent *superstitieux*, viennent à s'effacer des mœurs du peuple ; dans leur rigidité, ils ne voudraient rien de ces choses matérielles et extérieures ; je pense qu'il y a là une sorte de *sécheresse puritaine*, qui ne va point au catholicisme, toujours sage, mais toujours tendre, toujours appuyé sur la raison, mais toujours plein de poésie. Sans doute il ne faut pas permettre que les choses qui ressemblent aux jeux des théâtres viennent se mêler à nos saintes cérémonies ; mais quand ces souvenirs naifs d'un mystère ont traversé les siècles, et sont venus des anciens jusqu'à nous, à travers l'encens du sanctuaire, je crois qu'ils sont bons à conserver.

Dans cette journée de l'Épiphanie, l'Eglise a réuni trois commémorations, celle du baptême de Jésus-Christ, celle de son premier miracle aux noces de Cana, et celle de l'adoration des Mages.

La réunion de ces trois commémorations le même jour est d'un usage fort ancien : il paraît que l'Eglise, dans l'établissement de cette triple fête de l'Épiphanie ou de la manifestation du Sauveur, a eu égard à l'opinion de quelques anciens pères, qui ont cru que les trois mystères pouvaient être arrivés en un même jour.

La fête, telle qu'elle est aujourd'hui, était célébrée très-solennellement dans les Gaules dès le milieu du quatrième siècle, puis, au rapport d'Ammien Marcellin, l'empereur Julien, surnommé l'Apostat, n'osa se dispenser d'assister à l'office de ce jour, étant alors à Vienne en Dauphiné, et ne s'étant pas encore ouvertement déclaré contre la religion de Jésus-Christ au commencement de l'an 361.

Avant l'union des trois mystères de l'Épiphanie, la fête de l'adoration des Mages s'appelait *Théophanie*.

La pensée du Sauveur adoré dans sa crèche par les rois ou les Mages est celle qui domine dans l'office et dans les hymnes de la fête du 6 janvier ; ainsi l'Evangile ne parle que du voyage des Mages guidés par l'étoile :

« Jésus étant né dans Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

« Ce que le roi Hérode ayant entendu, il fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.

« Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ.

« Ils lui dirent que c'était dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon qu'il a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière parmi les principales villes de Juda ; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël !

« Alors Hérode ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux avec un grand soin, du temps que l'étoile leur était apparue ; et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Ayant ouï ces paroles du roi, ils partirent ; en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut,